

Rienzi est le troisième opéra que Wagner ait composé. Le premier, les *Fées* [*Die Feen*], tiré d'un conte de Carlo Gozzi, ne fut jamais représenté. Le second, la *Novice de Palerme* [*Das Liebesverbot, oder Die Novize von Palermo*], emprunté à une comédie de Shakespeare, n'a été joué qu'une fois, au théâtre de Magdebourg.

Commencé à Riga, *Rienzi* fut achevé à Paris, vers 1840. Wagner avait alors vingt-six ans. Un moment il eut l'espérance de voir son œuvre exécutée à l'Opéra, puis au théâtre de la Renaissance; mais l'Opéra ne lui ouvrit point ses portes et le théâtre de la Renaissance fit faillite.

C'est alors que, forcé de chercher des ressources dans sa plume, Wagner écrivit des articles pour la *Revue et Gazette musicale*. Dans le premier, qui est du 27 février 1842, à propos d'Halévy et de la *Reine de Chypre*, j'ai relevé cette singulière phrase que je livre aux méditations de mes lecteurs:

« Si Halévy s'était avisé de rejeter toutes les formes constantes comme insipides ou insuffisantes; si, poussé par une partialité passionnée, il s'était obstiné à créer un système absolument neuf, et à vouloir l'imposer au public avec une hauteur impérative d'inventeur, il est certain qu'avec tout son talent, si grand qu'il puisse être, il se fût égaré dans ces inventions et que ce talent lui-même fût devenu inexcusable au public et eût perdu sa valeur dramatique. »

Changez dans cette phrase le nom d'Halévy pour celui de Wagner, et vous vous ferez lapider par les trois quarts de ceux qui assistaient l'autre soir à la première représentation de *Rienzi*. Cette condamnation par Wagner de la musique de l'avenir est d'autant plus curieuse que, si à l'époque il n'avait pas encore inauguré le fameux système, du moins il en portait le germe dans sa tête. Il est même fort probable qu'en ce moment *Rienzi* lui en paraissait la complète réalisation.

Peut-être, après tout, cette phrase ne s'appliquait-elle qu'à Halévy, et que lui, Wagner, avec ce magnifique orgueil qu'on lui connaît, se croyait seul capable de « créer un système absolument neuf et de l'imposer au public avec une hauteur impérative d'inventeur! »

Le dernier et le plus sûr biographe de Richard Wagner, le cher et regretté Gasperini, assure que le poème de *Rienzi* fut composé en quelques jours. La chose ne se voit que trop, hélas! et je ne comprends pas, je l'avoue, que l'auteur d'une théorie qui subordonne entièrement le musicien au poète ait pu se contenter d'un libretto bâclé ainsi à la diable.

Il y avait pourtant quelque parti à tirer de cette figure de tribun, fils d'un cabaretier et d'une porteuse d'eau, qui osa, chose inouïe et restée unique dans l'histoire! faire trompeter à tous les carrefours de Rome « que chacun eût à se trouver, sans armes, la nuit du 19 mai 1347, dans l'église du château Saint-Ange; » qui de l'église mena le peuple au Capitole, où il se fit nommer souverain de Rome avec une autorité sans bornes; qui de citoyen simple et austère devint alors despote aveugle et vaniteux; qui se signala par un luxe insolent, par des cruautés odieuses, et qui mourut sous les ruines fumantes de ce Capitole, d'où était partie son étrange fortune!

Wagner n'en a fait qu'une banale marionnette qui, loin de diriger les événements, se laisse mener par eux. Jamais il ne place son héros dans une de ces situations fortes d'où peut naître l'intérêt. Le drame passe à côté et se

réfugie tout entier dans l'amour du jeune Colona [Colonna], un enfant, pour la sœur de Rienzi. Ces personnages sont d'ailleurs si pâles, si mal dessinés, que leur passion laisse le spectateur complètement indifférent.

J'insiste sur le poème en raison de l'importance qu'y attache l'école nouvelle. Je dois d'ailleurs constater que, eût-il été excellent, il n'aurait guère produit plus d'effet. A partir du milieu du second acte, il se fait à l'orchestre un tel tapage qu'il est impossible de comprendre un traître mot des récitatifs. C'est la pantomime des acteurs qui seule met le public au courant de cette action par trop élémentaire.

Sur la scène, ce ne sont que marches, défilés et contre-marches. Les patriciens partent pour se battre; ils battent les plébéiens et reviennent triomphants. Les plébéiens paraissent à leur tour; ils veulent venger leur défaite et marchent contre les patriciens; ils les battent, reviennent triomphants et sont battus encore une fois pour triompher de nouveau. Tout cela au milieu d'un brouhaha qui ne fait que vous étourdir sans vous émouvoir. Il faudrait, pour chanter cette musique assourdissante, que chaque acteur eût une voix d'airain, *vox ænea*, et, pour l'écouter, que le public eût des oreilles doublées du même métal.

De temps à autre, quand la tempête fait trêve, lorsque le novateur veut bien rentrer, selon son expression, dans les formes constantes, on entend une phrase, un morceau, qui vous charment d'autant mieux qu'ils sont plus rares et tranchent davantage sur le reste.

C'est ainsi que l'ouverture, belle, large, mélodique, a été saluée d'une quadruple salve d'applaudissements. Dans cet acte il faut citer encore l'appel aux armes et une magnifique rentrée de violoncelles, quand Rienzi sort de l'église. Au deuxième, le joli chœur des messagers de la paix vous repose du vacarme qui vient de commencer. On a bissé les délicieux couplets du messager, dits avec infiniment de goût par Mlle Priolat [Priola]. En revanche, on n'a donné aux airs du ballet militaire qu'une attention distraite par la grâce et la légèreté de Mme Zina Mérante.

Au troisième acte on a remarqué une ravissante romance, et une belle prière de femmes, moins belle pourtant que celle du quatrième, qu'on voulait à toute force faire bisser au malheureux Monjauze. Cet acte se termine sur la malédiction lancée contre le tribun par le légat du Pape. L'orchestre s'y éteint dans une note plaintive et gémissante qui eût produit le plus grand effet, si la situation avait été suffisamment préparée.

Au cinquième acte, signalons, pour en finir, la façon très remarquable dont Monjauze a chanté la superbe mélodie par où débutait l'ouverture.

Dans l'appréciation sommaire que j'ai écrite à la première heure, j'ai oublié de dire que cette soirée datera dans la carrière de cet excellent chanteur. Rarement une voix plus vibrante a été mise au service d'un plus vrai talent. Quant aux autres artistes, MM. Massy et Lutz, Mmes Sternberg et Borghèse, il ne faut pas leur en vouloir si leurs rôles sont nuls ou à peu près.

On m'assure que les ensembles ont mieux marché à la seconde représentation. Ce n'est pas du premier coup qu'on peut pénétrer dans une partition aussi touffue et aussi hérissée de broussailles.

LE PAYS, 13 avril 1869, p. 1.

En somme, on ira voir *Rienzi*, et, tout en regrettant de n'y pas trouver une page comparable aux fragments du *Tannhauseur* [*Tannhäuser*] ou de *Lohengrin*, que M. Padeloup nous a fait entendre dans ses Concerts populaires, on rendra justice à la largeur, et souvent même à la grâce de cette musique trop bruyante.

Journal Title:	LE PAYS
Journal Subtitle:	Journal de l'Empire
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	13 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	103
Year:	21 ^e ANNÉE
Series:	None
Issue:	Lundi 13 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	REVUE DRAMATIQUE
Subtitle of Article:	Théâtre-Lyrique: <i>Rienzi</i> , opéra en cinq actes, paroles et musique de Richard Wagner.
Signature:	CH. DE LA MOUSELLE.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None